

**JULIEN GREEN,
ROMANCIER DE LA CONDITION HUMAINE :
Le héros greenien, un archétype de l'anti-héros**

OTÍLIA PIRES MARTINS
(Universidade de Aveiro)

1. Le héros greenien, un archétype de l'anti-héros

Le héros mis en scène par l'épopée est caractérisé par la solarité et par la souveraineté.¹ L'œuvre épique est, en effet, entièrement au service de l'exaltation du héros, celui qui domine de très haut tous les autres personnages de l'histoire.² Il est toujours assimilé au soleil : qu'il s'agisse de son caractère invincible ou encore de ses traits physiques – la beauté et la force du regard, de la chevelure... –, tout

¹ Le héros a, en général, une naissance illustre (divine, royale, princière...). Menacé dès sa naissance, il est sauvé par des animaux (Remus et Romulus), des pères (Édipe) et il mène pendant un certain temps, une vie cachée et obscure. Puis, par des épreuves, des faits éclatants, il sort de cette «occultation». C'est l'*épiphanie* héroïque (on pense aux exploits de Gilgamesh et Héraklès). Des signes qu'il a gardés viennent souvent confirmer son origine.

Vainqueur de terribles épreuves, il apparaît comme un sauveur, désormais paré d'une *solarité* et d'une *souveraineté* qui le rendent intouchable : par sa grandeur, il est isolé des autres hommes. (cf. Philippe Sellier, *Le Mythe du Héros*, Bordas, Paris, 1990).

² Le *Dictionnaire de la langue française*, de Littré, nous en fournit une définition fort complète. Ainsi, au mot «héros», nous pouvons lire :

«1. Nom donné dans Homère aux personnages d'un courage et d'un mérite supérieurs, favoris particuliers des dieux. Et dans Hésiode à ceux qu'on disait fils d'un dieu et d'une mortelle ou d'un déesse et d'un mortel.

2. Fig. Ceux qui se distinguent par une valeur extraordinaire ou des succès éclatants à la guerre.

3. Tout homme qui se distingue par la force du caractère, la grandeur d'âme, une haute vertu.

4. Terme littéraire. Personnage principal d'un poème, d'un roman, d'une pièce de théâtre.

5. Le héros d'une chose, celui qui brille d'une manière excellente en bien ou en mal... Le héros du jour, l'homme qui, en un certain moment, attire sur soi toute l'attention du public ».

est imaginé et représenté en analogie avec l'astre roi.³ A ces traits s'ajoutent, ce que Mircea Eliade appelle des «éléments qui relèvent de la mystique du souverain ou du démiurge. Le héros «sauve» le monde, le renouvelle, inaugure une nouvelle étape».⁴

Que l'épopée ait recours aux merveilleux antique avec l'intervention des dieux, comme dans l'*Illiade*, ou bien au merveilleux celtique avec tout un univers dominé par les fées et les enchanteurs que l'on retrouve dans les romans courtois, ou encore au merveilleux chrétien avec Dieu, les saints et les anges, le héros, cet être mi-humain, mi-divin, est souvent protégé des dieux – n'est-il pas le fils de l'un d'eux ? -, mais aussi, maudit – dont Satan, le Juif errant et même le héros romantique constituent des représentations exemplaires.

La littérature médiévale reprend les légendes antiques et celle du XVIIIe siècle poursuit la magnification du héros qui devient héros royal. Puis, l'épopée meurt et la tragédie fait place au drame «bourgeois» traitant de la Famille, de l'Argent et du rang social. Une esthétique nouvelle se met en place : la raison, l'intelligence et l'ordre sont les valeurs du moment.

Dominé par la légende napoléonienne, le XIXe siècle est évidemment riche en œuvres épiques. Chateaubriand écrit *Les Martyrs* (1809), Victor Hugo, *La Légende des Siècles* (1859). Et Vigny et Lamartine ont, eux aussi, essayé d'écrire une épopée. Cependant, avec Chateaubriand et les Romantiques, un nouveau type de héros apparaît en littérature : le héros sans armes, artiste et créateur, est désormais imposé par Victor Hugo et ses contemporains. La solitude découlant de la difficulté de vivre dans un univers social mesquin et médiocre constitue la caractéristique essentielle du héros romantique : il souffre de ce que la «populace» ne peut saisir le sens profond de ses hautes pensées.⁵

³ Paul Claudel donne à son héros Simon Agnel, le nom de *Tête d'Or*, tout en mettant en évidence ses liens avec le soleil (cf. A. Tissier, *Tête d'Or*, Paris, SEDES, 1968, pp. 119-127).

Après les cheveux, c'est le regard qui reflète le plus la solarité du héros : Achille a «l'œil étincelant» (*Illiade*, XX, 168-180).

⁴ Mircea Eliade, *Traité d'Histoire des Religions*. Paris, (2^e édition), Payot, 1964, p.135.

⁵ Il s'agit là d'une attitude typique du dandy. Baudelaire écrit, à propos de cette caste : «Que ces hommes se fassent nommer raffinés, incroyables, beaux, lions ou dandys, tous sont issus d'une même origine ; tous participent du même caractère d'opposition et de révolte ; tous sont représentants de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la trivialité. De là, naît, chez les dandys, cette attitude hautaine de caste

Le XXe siècle est le siècle du héros mais aussi celui de l'anti-héros. Le mythe héroïque a, bien entendu, survécu au temps et occupe, dans l'imaginaire d'aujourd'hui, une place considérable. Il suffit d'analyser le succès des romans policiers, d'espionnage et d'anticipation qui ont, en outre, le grand mérite d'être traduits en images au cinéma, à la télévision, en bandes dessinées. Le royaume de l'image côtoie dangereusement celui de l'écriture et dans *L'Imagination Symbolique*, Gilbert Durand nous fait remarquer qu'après des siècles de rationalisme et de positivisme, l'image fait maintenant figure de conquérante. Si la rêverie héroïque se manifeste partout, c'est parce qu'elle constitue l'un des axes les plus vivants de l'imagination.

Dans l'univers fictionnel de Julien Green, point de faits ou de rêveries héroïques. Bien au contraire, un abîme sépare le héros greenien de l'image du héros dans la Mythologie où il apparaît comme un demi-dieu, ou plus simplement de l'idée de héros en tant que «personnage légendaire auquel on prête un courage et des exploits remarquables».⁶ Dans l'œuvre de Julien Green, nulle trace du héros classique, aventurier et guerrier, ni même du héros traditionnel, batailleur et séducteur, qui domine la littérature populaire. Du héros romantique, nous pourrions retenir la solitude, mais la solitude du héros greenien est tout autre. Issue d'une incapacité de communication, elle n'aboutit jamais à la révolte passionnée du héros romantique qui prend souvent, selon l'expression de Baudelaire, la forme d'«un dernier éclat d'héroïsme...». La solitude greenienne est angoissante et réductrice, ôtant aux personnages, toute capacité à se rebeller. Sous le poids d'une solitude aussi destructrice, le héros greenien court le risque de se transformer en une entité figée, sans volonté propre et sans force pour rompre ses chaînes.

Les héros greeniens s'inscrivent dans une certaine lignée de héros de la littérature du XIXe siècle, prenant corps chez maints personnages de Balzac ou de Flaubert. Le XXe siècle verra d'ailleurs l'épanouissement de cette race de héros peu héroïques : le héros n'est plus, désormais, que le personnage principal d'une trame, qui subit plutôt les événements qu'il ne les détermine. Il est, de toute évidence, persécuté par la malchance. Maladroit, aussi bien dans ses gestes que

provocante, même dans sa froideur. (Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*, 1863, IX, «le dandy».)

⁶ Définition du mot «Héros», donnée par le *Dictionnaire Alphabétique et Analogique de la Langue Française* (plus connu sous le titre : *Le Petit Robert*), 1993, p.1216.

dans ses paroles, c'est un inadapté social, incapable de communiquer avec autrui. Il devient étranger aux autres et étranger à lui-même. Cette «étrangeté» le conduit inévitablement à un refus du monde, car il ne saisit pas le sens de sa propre vie. Moïra dit, à propos de Joseph Day, qu'«il est comme un acteur qui ne sait pas ses répliques».⁷

Ce Joseph qui voulait toujours passer «inaperçu», est de la même race que le curé d'Ambricourt, que Bernanos dépeint, dans *Journal d'un curé de campagne*, comme «un malheureux petit prêtre qui ne demande qu'à passer inaperçu»⁸ et se sent d'une «gaucherie naturelle»⁹ et d'une «naturelle maladresse».¹⁰ L'abbé Chevance, dont «la timidité extraordinaire (...) devient une infirmité touchante et ridicule en est, lui aussi.

2. La condition humaine ou la douleur d'être au monde

Quoi de moins héroïque que tous ces personnages peureux et timides ? Etrangement, ils trouveront leur répondant dans les romans existentialistes. En effet, des personnages comme Roquentin dans *La Nausée* de Jean-Paul Sartre ou Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus, ne sont pas, non plus, des exemples de courage et de vaillance. Julien Green, Bernanos ou Malraux surgissent, d'ailleurs, comme des précurseurs du courant existentialiste. Ces écrivains, en traitant dans leurs romans de la condition humaine, ont préparé, sans le savoir, le chemin de l'existentialisme. Et si Julien Green, en particulier, peut être rapproché des précurseurs de ce courant littéraire et philosophique, c'est surtout à cause de l'angoisse indéfinissable et menaçante, qu'il met dans ses personnages. Celle-là même qui domine les héros des oeuvres existentialistes :

(...) c'est l'angoisse, la double angoisse de ne pouvoir échapper ni à son destin particulier, ni à la dure nécessité de la mort, et de se trouver seul dans un monde incompréhensible.¹¹

⁷ Dans la chambre de Joseph, où elle s'est enfermée à clé avec lui, Moïra écrit à son amie Céline et lui raconte les réactions du jeune puritain. C'est un procédé cher au romancier : la lettre fonctionne comme «un raccourci» afin de maintenir le lecteur «informé» tout en évitant de longs récits ou des scènes inutiles. (*Moira*, p.168)

⁸ Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.1185.

⁹ *Id.*, *Ibid.*, p.1222.

¹⁰ *Id.*, *Ibid.*, p.1245.

¹¹ «Avant-Propos» de l'édition originale de *Si j'étais vous...* parue chez Plon, en 1970 (t.II, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.1527.)

André Malraux, lui, écrira : «...l'angoisse de n'être qu'un homme, que lui-même...»,¹² ce que les existentialistes appelleront la facticité de l'homme, une sorte de maladie originelle que la condition humaine transmet en même temps que l'existence.

Ce pessimisme contemporain transforme les personnages en êtres angoissés, conscients de l'absurdité de l'existence et dépourvus de tout espoir. Chez Julien Green, de même que chez Malraux, il y a l'angoisse devant le destin de l'homme, l'absurdité du monde, l'obsession de la mort.

Plusieurs personnages greeniens ressemblent, en plus d'un point, à ces personnages «existentialistes». Guéret éprouve devant Mme Londe le même complexe de culpabilité que Meursault devant les vieillards de l'asile qui veillent sa mère morte : «Que lui voulaient ces gens autour de lui, et cette femme qui semblait se repaître de sa vue ? Il avait l'impression d'être inculpé dans un tribunal, dénoncé au juge par une foule de témoins».¹³ Mme Grosgeorges dira de Guéret que sa place «n'était nulle part», à l'image de Roquentin qui, étrangement, est roux et «différent» comme Joseph Day.

Le héros et narrateur de *L'Autre Sommeil* éprouve, à l'égard de ses parents, la même indifférence que Meursault envers sa mère. La mort de son père n'est, pour lui, qu'un «événement dont les conséquences (le) fâchent, mais qui en lui-même demeurerait vide de sens»¹⁴ Il prend conscience de son manque d'amour familial et se le reproche :

Je m'en voulus à ce moment de ne pas avoir les sentiments qu'il fallait.¹⁵

En outre, la ressemblance entre *La Chute* de Camus et *Epaves* de Julien Green est indéniable.¹⁶ Le contenu des deux romans et les

¹² André Malraux, *La Condition Humaine*, Paris, Gallimard, p.80.

¹³ Julien Green, *Léviathan*, t.I, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.603.

Meursault éprouve la même sensation : «J'ai eu un moment l'impression ridicule qu'ils étaient là pour me juger» (Albert Camus, *L'Étranger*, «Théâtre, Récits, Nouvelles», Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.1132.

A ce propos, il est intéressant de noter ce qu'écrit Emmanuel Mounier dans son étude sur Camus : «... la condition humaine (...) c'est aussi ces vieillards silencieux qui font cercle contre Meursault devant le cercueil de sa mère, comme des vagues juges muets.» (Emmanuel Mounier, *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos : L'espoir des désespérés*, Paris, éd. Seuil, «Points», 1953)

¹⁴ Julien Green, *L'Autre Sommeil*, t.I, p. 831.

¹⁵ *Id. Ibid.*, p.858.

thèmes existentialistes qui en ressortent ne laissent aucun doute à ce sujet. Clamence et Philippe se découvrent également lâches. Un jour, l'image où ils se complaisaient est détruite par un événement extérieur à eux-mêmes qui les oblige à se découvrir tels qu'ils sont en vérité. Comme Clamence, Philippe en éprouve de l'étonnement :

Pour la première fois de sa vie, peut-être, des circonstances le mettaient en présence de lui-même (...) D'une manière théorique, il savait à peu près ce qu'il pouvait attendre de son cœur et de son cerveau, et l'opinion qu'il formait de soi jusqu'à tout à l'heure (...), il croyait solidement fondée, ni trop indulgente, ni sévère à l'excès ; puis, tout à coup, un petit incident, une chose qui, prise dans l'ensemble des années, paraissait minuscule, un rien jetait à bas cette construction savante. (...) « C'est extraordinaire, pensa-t-il, je suis un lâche ».¹⁷

Découvrant leur lâcheté, les deux héros deviennent étrangers à eux-mêmes. Confrontés à une situation exceptionnelle, ils n'ont pas trouvé en eux-mêmes le courage d'une réponse plausible, celle que tout homme qui s'estime doit pouvoir fournir. Cependant, le plus terrible n'est pas la honte qu'on éprouve face à soi-même, mais bien celle qui nous envahit à la pensée de la réaction des autres. Philippe craint l'instant où Eliane découvrira la vérité :

Si elle savait... Cette pensée lui parut difficilement supportable. La honte, la vraie honte, ce n'était pas d'être lâche, mais d'être connu comme tel.¹⁸

C'est la peur du regard d'autrui et du jugement sans concession qui en découle. Thème sartrien par excellence, développé dans *Huis-*

¹⁶ Il semble, en effet, que le rapprochement des deux romans soit inévitable et que le roman de Julien Green ait véritablement servi de source d'inspiration à Albert Camus. A ce propos, il sera intéressant de se reporter à l'étude de Charles Moeller, «Albert Camus ou l'honnêteté désespérée», où il établit un parallèle entre les deux ouvrages (*Littérature du XXe siècle et Christianisme*, t.I, «Silence de Dieu», Casterman, 9^e éd., 1962, pp.102-103).

A son tour, Brian Fitch écrit : «Quoi qu'il en soit, *Epaves* devrait prendre place, à notre avis, à côté d'*Un héros de notre temps* de Lermontov, des *Mémoires écrits dans un souterrain* de Dostoïevski et de *La Confession de minuit* de Duhamel, comme l'une des sources possibles du chef d'œuvre qu'est *La Chute*.» (*Configuration Critique*, n.°10, «Résonances», M.J.Minard. *Lettres Modernes*, Paris, 1966, p.21).

¹⁷ Julien Green, *Epaves*, t.II, pp.32-33.

¹⁸ *Id.*, *Ibid.*, p.35.

-*Clos*, présent aussi dans *La Chute* de Camus où Clamence dit : «N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours.»¹⁹

Bien sûr, Philippe demeure, dans l'œuvre greenienne, un exemple extrême. Cependant, il est clair que les héros greeniens appartiennent, dans une conception plus générale, à une race de héros bien peu «héroïques». Ce sont presque toujours des êtres velléitaires, jamais volontaires ni batailleurs. De ce point de vue, le personnage greenien nous apparaît comme une sorte d'archétype de anti-héros, à l'opposé même, de la définition classique du terme, ne répondant en rien à la structure du «modèle héroïque» que l'épopée a immortalisé.

L'être greenien est écrasé par la peur, l'anxiété et le poids de son destin, que l'on pourrait appeler aussi la condition humaine. La solitude et l'ennui créent une sorte de vide qui leur ôte toute capacité de réaction. Ainsi, qu'ils soient tièdes ou fanatiques, devant l'hostilité du monde, leur attitude est faite essentiellement de résignation et de désespoir.

La difficulté d'exister, la douleur d'être au monde²⁰ demeurent les grands thèmes de l'œuvre greenienne, dominée par le destin, l'ennui et la solitude. Julien Green est essentiellement un peintre de la condition humaine, c'est à dire, des vices et des passions qui ravagent l'être humain. Telle la face à moitié cachée de l'ange dont parle Clamence, dans *La Chute* de Camus : chaque roman de Julien Green montre «la tristesse de la condition humaine, et le désespoir de ne pouvoir y échapper».²¹

L'œuvre greenienne met en relief le caractère à la fois fragile, et en même temps obsessionnel, des rapports que l'être entretient avec le monde et elle étudie les liens existant entre conscience et matière. Essayer de comprendre et de définir la façon dont ces deux dimensions de l'être fonctionnent, c'est en fait, définir la condition humaine : «... si l'on retrouve les mêmes données et les mêmes thèmes et presque les mêmes expressions dans différents romans et à propos des personnages les plus divers (...), c'est bien la preuve que

¹⁹ Albert Camus, *La Chute*, «Théâtre, Récits, Nouvelles», Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.1532.

²⁰ En ce qui concerne cette peur du monde, Julien Green écrit dans son *Journal* : «Depuis ma quatorzième année, qui coïncida avec la mort de ma mère, j'ai toujours vécu dans le sentiment d'un vague danger, impossible à définir, du reste. Je pense que cela tient à la condition humaine. Être au monde est dangereux.» (26 septembre 1950)

²¹ Albert Camus, *La Chute*, *op. Cit.*, p.1549.

l'auteur, par-delà les différences extérieures de détail, cherche la vérité profonde et constante sur la condition humaine. »²²

Julien Green met en place un monde inquiétant, peuplé de personnages se débattant au milieu de terribles problèmes métaphysiques. C'est contre l'existence que se dressent ces êtres, l'existence sans lieu ni temps, l'existence nue. Ils souhaitent de toutes leurs forces échapper à leur condition, ils veulent atteindre un «ailleurs» ineffable et innommable dont ils pressentent, cependant, la présence. Le seul fait de vivre est oppressant comme le dira le héros de *L'Autre Sommeil*. L'univers greenien est un univers sans pitié: les personnages emprisonnés dans l'ennui et l'incommunicabilité, se sentent happés par une terrible et mystérieuse angoisse. Dans un monde hostile et tragique, chaque personnage semble enchaîné à soi-même, aux êtres, aux lieux et aux choses par un terrible *fatum*. Cet univers est peuplé de personnages hallucinés et forcenés dans un univers de cauchemar. Ce sont presque toujours des faibles, incapables de résoudre leurs contradictions intérieures, des malheureux qui, n'en pouvant plus d'exister, essaient d'échapper à la cruelle réalité du monde.

L'écriture greenienne laisse entrevoir des abîmes où se débattent les forces puissantes et contradictoires existant au plus profond de chaque homme, ces forces mêmes qui font que la condition humaine est ce qu'elle est : misérable et douloureuse.

²² Antoine Fongaro, *L'Existence dans les romans de Julien Green*, Rome, Angelo Signorelli, 1954, p.20.